

## CHAPITRE 1

— Allô ? Madame Saulnier ?

— Oui...

— Bonjour, docteur Bernstein... Votre mari vient de se réveiller !

Le silence au bout du fil en disait long sur l'état psychologique de Karine à cet instant.

— Co... Comment est-il ? A-t-il parlé ?

Le docteur Samuel Bernstein savait pertinemment qu'il était tout à fait inutile d'approfondir au téléphone, il enchaîna :

— Souhaitez-vous que j'envoie une voiture vous chercher ?

— Non... non merci, je serai là d'ici une heure, merci docteur Bernstein.

Le combiné lui échappa des mains, et s'échoua sous le canapé. Aux antipodes de cet incident, Karine fixait bizarrement une tâche noirâtre sur le mur soutenant la télévision. Le regard fixe, et confortablement assise sur le divan, elle se remémorait ses six dernières années. Étonnamment, les souvenirs défilaient les uns après les autres de manière méthodique ; ses yeux s'emplirent de larmes.

Amélie et Julie, ses deux bouts de chou, lui manquaient terriblement. À douze et neuf ans, leur connivence était parfaite ; jamais l'une sans l'autre, toujours à la recherche de l'autre.

Depuis ses dix ans, Amélie était très protectrice pour sa sœur ; elle s'était naturellement déclarée l'aînée et prenait à cœur de protéger et conseiller Julie en toutes circonstances. Ce petit brin de femme d'un mètre vingt-trois, avec des yeux d'un vert perçant et une longue chevelure brune et raide, prenait la pose des stars arborant des jeans troués et des sweats col relevé, le sourire facile avec un léger pincement des lèvres, essayant par tous les moyens d'être la copie conforme de sa maman, mais sans maquillage... Papa détestait !

Amélie tranchait avec sa sœur Julie qui, elle, se fichait pas mal des m'as-tu-vu, préférait le naturel, fière d'être une fille Saulnier, et se moquait de sa tignasse auburn qui faisait retomber mèches et bouclettes en désordre le long de ses frêles épaules. Ses yeux d'un bleu intense interpellaient l'œil des autres et lui conférait une certaine empathie.

Karine esquissa un sourire en repensant au premier devoir de CE2 de Julie ; une poésie qu'elle avait fini par connaître par cœur elle aussi :

Après tout ce blanc vient le vert,  
Le printemps vient après l'hiver.  
Après le grand froid le soleil,  
Après la neige vient le nid,  
Après le noir vient le réveil,  
L'histoire n'est jamais finie.  
Après tout ce blanc vient le vert,

Le printemps vient après l'hiver,  
Et après la pluie le beau temps.

Amélie avait mis tellement d'entrain et d'énergie à faire assimiler ce poème à Julie, qu'elle en était devenue son despote.

— Julie, ça fait dix fois que je te le répète ! Après **le soleil** c'est **le nid**, et après **le nid** c'est **le réveil**, tu inverses les rimes, tu fais exprès ?

— Alors pourquoi après **vient le vert**, on dit **après l'hiver** ?

S'en était suivie une série de palabres, pas du tout du goût de Julie qui, en pleurs, se réfugia dans les bras de son papa qui venait de faire son entrée. Julie était plus sensible, moins mature qu'Amélie à son âge, jouant également de son titre de petite dernière, et vouant un amour fusionnel à son père, qui le lui rendait bien. Dès qu'il était présent, il n'y en avait que pour lui, plus aucun loisir, jeu, ou distraction ne pouvait la captiver autant que son père !

Karine se leva et marcha le long de ses grandes baies vitrées. Au loin dominait la mer : le golfe du Morbihan, site remarquable et classé, cher à Marc, qui avait jadis décrit ce lieu comme la première merveille du monde. C'est vrai qu'ils n'avaient pas beaucoup voyagé !

En bas le jardin en espaliers, toujours bien entretenu, avec sa haie champêtre et ses massifs soigneusement taillés, merci Thomas. Cette vue, cette maison, cette atmosphère... Karine n'en pouvait plus ! Six ans déjà ! Six ans d'attente, de faux espoirs, de rencontres inutiles, puis brusquement la raison qui reprend le dessus comme une force impénétrable,

montrant une voie différente ceinturée d'une aura invitant au passage, un gué prometteur d'une vie meilleure.

Elle continua son inspection des lieux, comme si tout devait être prêt pour le retour de Marc ! Le salon d'une cinquantaine de mètres carrés encourageait au farniente, trois canapés en cuir blanc formaient un U devant la porte-fenêtre de trois mètres de long, ayant pour seul objectif la contemplation de l'océan. Les murs et autres tableaux n'avaient pas bougé en six ans, et le décor restait immuable.

Il était temps de s'apprêter, elle avait indiqué « une heure » au docteur Bernstein.

Karine passa près du miroir de l'entrée, et entama une autocritique d'elle-même. Le temps détestait les femmes, pensait-elle. Pourtant, force était de constater que sur elle le temps n'avait pas d'emprise ; quarante-quatre ans, un mètre soixante et onze, cinquante-six kilos, des proportions généreuses, un visage fin, quasiment pas de rides. Ses yeux verts paraissaient encore plus lumineux que d'habitude, et ses cheveux d'un noir absolu mettaient en valeur toute sa silhouette. Elle entreprit de changer sa robe noire, par un tailleur blanc, espérant gommer son anxiété par ce remaniement radical.

Son portable sonna, Karine se contorsionna pour attraper le combiné coincé sous la banquette. Le numéro affiché indiquait « Thomas ». Qu'allait-elle lui dire ?

— Allô ? Karine ?

— Oui...

— Écoute, je suis là dans une heure, je suis parti de Paris trop tard, et je ne m'attendais pas à cette circulation en partant à quatorze heures trente. Je suis à hauteur de

Rennes et je pense être à la maison sur les coups de dix-sept heures trente, dix-huit heures... OK ?

— Euh... Thomas, il faut que je te dise... La clinique a appelé pour Marc. Je m'y rends maintenant. Bernstein m'attend...

— Quoi ? Il... il est décédé ?

— Non ! Il revient à lui...

À l'autre extrémité du sans fil, seul le vrombissement du moteur de la voiture de Thomas faisait écho dans l'appareil...

Karine continua :

— Écoute, je ne peux pas t'en dire plus, je suis moi-même chamboulé, on se voit tout à l'heure bisés.

En raccrochant, Karine comprit que ce qu'elle croyait derrière elle était en train de ressurgir. Mais comment faire la part des choses ? Pendant seize ans, Marc avait fait partie intégrante de sa vie, leur ascension professionnelle, la naissance de leurs deux filles, cette maison. Tout allait trop bien. Le fantôme de sa famille passa... et maintenant ?

Ces trois dernières années, Thomas avait tout fait pour la faire revenir à elle, réapprendre à aimer, s'intéresser aux petites choses, lui faire découvrir d'autres plaisirs, même infimes. Il savait masquer ces moments de désespoir, créer des échappatoires, transformant un loup en chèvre, un noir en rose, une réponse en une question !

Rien ne prédestinait Thomas à être à ses côtés. Karine l'avait d'ailleurs exécré pendant plusieurs années. Plus jeune qu'elle de quatre ans, grand ami de Marc depuis plus de dix ans, ce grand enfant menait la vie de patachon, au jour le jour, comme disait Marc en plaisantant. Pas une semaine ne passait sans qu'il ne s'arrête au bureau de Marc, finissant très souvent la soirée à la maison. Doué naturellement de la

parole, perspicace et efficace dans son métier de commercial, Thomas menait pourtant sa vie en autosuffisance. Il aimait à dépenser sans compter pour ses amis, se mettant dans des situations critiques au niveau financier. Balayant d'un revers de main ces problèmes qui pour lui n'en étaient pas, il préférait faire un chèque en bois en vous invitant dans un grand restaurant plutôt que de rester béatement faire la causette devant une omelette... « Qu'importe, disait-il, demain sera un autre jour, une bonne commande de signée et hop ! » Ses pérégrinations, souvent accompagnées d'alcool de toutes sortes, n'étaient pas pour rassurer la Karine de l'époque ; Thomas avait choisi entre boire ou conduire ! Et même si Marc la rassurait en lui affirmant que celui-ci gardait constamment toute sa tête, elle le soupçonnait de se protéger derrière les facultés de Thomas à la conduite, se préservant lui-même des désagréments d'un contrôle de police inopiné !

Karine s'était toujours demandé pourquoi Thomas n'avait pas trouvé l'âme sœur, cherché à fonder une famille, acheté un bien. Ce beau gosse d'un mètre quatre-vingts, avec ses cheveux gominés et ses yeux bleus, sportif de surcroît malgré ses excès, avait tous les atouts pour séduire. Oh bien sûr, les quelques liaisons qu'il avait affichées paraissaient sérieuses au début, elles prêtaient surtout à rire après quelques semaines. L'intérêt de Thomas pour ces demoiselles paraissait contraint et dénué d'amour réel. Les amis d'abord et en avant toute ! Et puis stop ! Terminé le Thomas d'antan ! Du jour au lendemain, une métamorphose unique, un changement troublant, un autre homme !

L'accident de Marc l'avait affecté à un point inimaginable.

Hagard, comme si la vie sans son ami n'avait plus d'intérêt, Thomas resta plusieurs mois caché, sans communiquer...

Lorsqu'il téléphona pour la première fois après ces événements, il s'invita, sous prétexte de rendre quelques documents oubliés par Marc ; elle découvrit un autre homme devant le seuil de sa porte. Son regard dégageait une émotion différente, sa voix était plus posée, ses paroles plus directes. Moins riant, on ressentait chez lui une détermination, comme une mission qu'il se serait fixée, à transposer son attention et son soutien à Karine. Méconnaissable et se cachant constamment derrière des lunettes noires, celle-ci demeurait impassible, à peine captivée par les encouragements de Thomas à reprendre goût à son existence. Lutter pour qui ? Pourquoi ? Heureusement, ces médicaments neuroleptiques, quoi que l'on en dise, lui étaient d'un grand secours !

Leurs rencontres prirent petit à petit un rythme de croisière, jusqu'à devenir hebdomadaires, puis journalières... Karine n'en éprouvait pas de réconfort, plutôt un passe-temps, un répit à sa solitude. Elle se demanda cependant pourquoi Thomas passait tout ce temps avec elle. C'est vrai qu'il changeait ! Même ses propensions alcooliques s'ame nuisaient ! Qu'espérait-il ?

Trois années passèrent, au cours desquelles leurs liens se resserrèrent : fraternelle au début, leur amitié devint plus intime, plus tendre et enfin plus passionnelle...

Machinalement, Karine bipa sa Toyota Prius. Pour rien ! Elle ne la verrouillait jamais à l'intérieur du garage. Bien qu'âgée de six ans et demi, cette auto tant souhaitée par Marc n'en conservait pas moins un aspect tendance, et au

demeurant restait très économique. Malgré son attachement pour son Audi A3, Marc avait réussi, à grand renfort d'arguments écologiques, à lui faire admettre que cet achat correspondait mieux au monde d'aujourd'hui. « On doit montrer l'exemple, ce n'est que le début, les motorisations hybrides sont l'avenir, et pensons aux rejets de CO<sub>2</sub> ! », prédisait-il.

Batterie chargée, La Toyota recula sans un bruit. Il fallait une vingtaine de minutes pour relier la clinique Océane de son domicile. Karine enclencha la marche avant et cogita.

Aurait-il toute sa tête ? Se souviendra-t-il ? Demandera-t-il à voir ses filles ? Au contact d'une larme, sa vue se brouilla. Et Thomas ? Comment expliquer ? Que faire ? Son excitation se muait en désarroi. Au fond d'elle-même, son instinct la contraignait à conserver ses valeurs morales et retrouver sa vie d'avant ! Sa vie d'avant, n'importe quoi !

Plus rien ne pouvait être comme avant ! Ses filles ! Sa société ! Comment justifier auprès de Marc que son usine n'existe plus... quatre années de travail parties en fumée. Une épopée qui cesse tragiquement : une belle histoire pourtant.

Il était précurseur, mais pas visionnaire ! Qui aurait pensé il y a dix ans que l'industrie photovoltaïque atteindrait des sommets avant de se dissoudre sous l'impulsion d'une autorité sans scrupules, d'un pouvoir exécutif sans envergure, d'un gouvernement confondant marche avant et marche arrière ; les mêmes qui hier promulguaient et encourageaient l'énergie verte, se transformaient aujourd'hui en fallacieux, en fourbes, n'ayant que faire des milliers d'entreprises à l'agonie ou en dépôt de bilan, jetant à la rue des milliers d'emplois. Heureusement, Marc n'avait pas assisté à ces complots.

Il avait lui-même dû convaincre banques et investisseurs avant de se lancer dans la bataille : fabriquer des panneaux photovoltaïques ! Quels en seraient les bénéficiaires à court terme ? Son business plan ressemblait plus à une thèse qu'à une étude financière lorsqu'il l'avait conçu. Avec une mise de départ de cent trente mille euros sur la table, pour un ensemble estimé à deux millions d'euros, la partie paraissait difficile. Avant de prendre son envol, Marc « jeune cadre dynamique » avait su s'entourer des meilleurs fournisseurs français et étrangers. Ses partenaires lui faisaient une totale confiance et le soutenaient au-delà de ses espérances. À cette époque les banques lâchaient encore la bride aux projets industriels, et bien qu'il eût dû céder trente pour cent de ses parts, hypothéquer la maison et signer quelques cautions, son dessein prenait forme. Ah les banques... Un projet comme celui-ci, aujourd'hui, serait mort dans l'œuf... Ah les cancre ! Hautains et imbus de leur personne, ces banquiers qui n'en gardent que le nom, ne comprennent rien au monde présent, préférant spéculer sur ces marchés émergents que représentent le Brésil, l'Inde ou la Chine, gonflant les frais bancaires et agios, jusqu'à épuisement de l'individu, et se permettant de donner des leçons à leurs concitoyens... Calme-toi Karine !

Marc avait eu la chance de trouver un ancien bâtiment en zone industrielle de Vannes. Un local de huit cents mètres carrés désaffecté et propre, en location, dont le bail 3-6-9 autorisait un avenir serein pour un coût mensuel de trois mille euros. Pas la mer à boire !

Les machines en provenance d'Allemagne s'intégraient parfaitement aux lieux. Le personnel était partie prenante, fier de cette nouvelle industrie bretonne qui aurait bientôt sa

place en France, et pourquoi pas en Europe. Marc avait d'ailleurs repéré et choisi un à un les quinze employés qui formeraient sa base de départ sur laquelle il comptait s'appuyer. Il n'était pas dupe, si le développement était là, sa mise initiale serait trop courte, il savait qu'il lui faudrait agrandir ses locaux, et tripler son personnel d'ici trois ans, c'était le prix à payer pour mériter sa place !

L'assemblage des panneaux photovoltaïques méritait une attention soutenue. Les cellules de silicium, essentielles à la préparation des panneaux, étaient importées directement depuis la Chine. Helmut Krieg, le directeur achat que Marc avait « emprunté » au groupe Bosch, négociait sans relâche les approvisionnements en matières premières, jonglant habilement avec les encours bancaires à ne pas dépasser. Les éléments d'ossature en aluminium transitaient via le Portugal, après une extrusion spécifique définie et souhaitée par Marc. Les éléments électriques, connexions diverses et accessoires provenaient d'un groupe français. Une partie de l'équipe était affectée au montage, une autre aux essais et emballages. Le bureau d'étude de deux personnes coordonnait les différentes possibilités d'intégration des surfaces à installer. Dans un premier temps, le logiciel permettait des aménagements simples, mais dès que l'on passait à l'étape industrielle, seuls les calculs manuels de ses deux ingénieurs prévalaient...

Karine se remémorait tout ce temps, presque surprise de se souvenir de tant de détails. Il faut dire que Marc lui faisait un véritable résumé de son activité tous les soirs, il en avait besoin, comme un devoir d'école. Il avait horreur d'être pris au dépourvu ou dépassé par ses collègues. Pour ça, il était bien loti. Catherine sa secrétaire, était son véritable bras

droit : bilingue, elle pouvait aussi bien converser avec la Chine, une minute après préparer des cafés, répondre au téléphone, négocier avec des fournisseurs des retards de paiement, lui prendre ses rendez-vous, l'informer sur l'état des comptes à l'heure H, et le conseiller sur les décisions de fond. Marc avait eu le nez en l'embauchant !

Pourquoi toute cette circulation le vendredi après-midi ? Tout était bouché, les voitures passaient au compte-goutte ce giratoire de la route de Lorient... Cinq ans auparavant, Vannes ne se trouvait pas aussi engorgée. Nul doute que la région était prisée...

L'hôpital Chubert se trouvait encore à près d'un quart d'heure. En cette fin d'après-midi de mois de mars, le frais revenait très vite. Karine augmenta la climatisation ; un peu d'air chaud vint réchauffer l'atmosphère confinée du véhicule. C'était un peu plus loin qu'avait eu lieu l'accident, se dit-elle... Mais pourquoi Marc avait-il changé de voiture ?

\* \* \*

— Catherine, s'il vous plaît ! Téléphonnez à Guillevic, inventez ce que vous voulez, mais surtout repoussez-moi ce rendez-vous... J'ai oublié le concours de mes filles. J'y vais, s'écria Marc.

— Pas de problème !

— Ah mouise ! Je n'ai plus d'essence dans la Lexus...

— Prenez la Mégane, elle a quatre places, elle est garée sous le préau ! répondit Catherine. Les clés sont dessus...

— OK, super ! Je reviens d'ici trois heures, trois heures et demie...

— Comme vous voulez, mais je ne serai plus là !

— Ah oui ? Alors très bon week-end, amusez-vous bien, et à lundi...

Marc se dirigea vers la Mégane, vérifia l'heure et se dit qu'il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait éviter la colère de ses filles. Il appuya sur la touche « maison » de son téléphone et attendit.

— Allô ?

— Amélie ? C'est papa, j'arrive tout de suite, vous êtes prêtes ?

— Il y a au moins une demi-heure que l'on t'attend !

— Et maman ?

— Elle te l'a déjà dit, elle nous rejoint directement. Si ça continue, elle va y être avant nous...

— OK, je suis là dans cinq minutes...

On a beau appuyer sur l'accélérateur, on ressent plus de bruit que de vitesse dans cette auto, pensa Marc. Sans parler de la boîte mécanique ! C'est tout de même archaïque à notre époque... mais c'est vrai que c'est grisant ! Il arrivait dans l'allée. Amélie et Julie attendaient sur le perron en faisant la moue.

— Vous avez vos sacs, toutes vos affaires ?

— Bien sûr que non, on emmène des sacs vides ! répondit Amélie.

— Julie ! Ça va ma poule ? Tu as l'air toute triste !

— C'est Amélie qui m'a dit de ne pas sourire...

Marc pouffa de rire et vérifia le bon maintien des ceintures arrière. Le rehausseur de Julie se trouvait dans sa voiture personnelle, mais cela serait un comble de se faire arrêter.

« En prenant la sortie Ploeren, je pourrai reprendre par la voie rapide, et couper sur Vannes, se dit-il. À peine un quart

d'heure pour arriver à la salle de danse, je n'y serai jamais ! De toute façon par le centre, je suis cuit, c'est la meilleure solution ». Il enclencha la première et cala. Vive la boîte auto !

Le concours rythmique se situait dans l'école « Laurence Autret » près de l'hôpital Chubert. Ses filles y étaient inscrites depuis maintenant trois ans. Julie avait des prédispositions d'après mademoiselle Marceau, qui lui entrevoyait de très belles années dans cette activité. Bien que volontaire, Amélie était plus raide que sa sœur, mais défendait très fièrement ses chorégraphies.

En tournant sur la D127, Marc accéléra inconsciemment. La Mégane affichait cent quinze kilomètres à l'heure : le bruit intérieur donnait tort au compteur. Ce fracas accentuait l'impression de rouler à plus de cent cinquante ! Un engin agricole prenait forme à quelques centaines de mètres devant, et sa vitesse ne paraissait pas adaptée. Marc mesura la distance instinctivement et rétrograda en quatrième afin d'envisager un dépassement ; la sonorité ambiante redoubla ! Cette portion de route restant droite jusqu'à l'embranchement de la rue de Cornizan, doubler serait un jeu d'enfant. À l'arrière, Amélie et Julie s'accordaient sur le choix de lecture d'un article d'une vieille revue technique, trouvée dans le siège passager. Rien en face, Marc déborda la ligne médiane annonçant une intersection à trois cents mètres, et pressa l'accélérateur.

Brusquement, le tracteur pour une raison inconnue se déplaça vers le côté gauche, préparant sans doute son entrée dans la rue de Cornizan. Hébéte, Marc écrasa la pédale de frein. La voiture pourtant dotée d'ABS commença à tanguer, puis sous-vira. À droite... à gauche... malgré ses efforts pour

essayer de redresser l'auto, le fossé arrivait trop vite ! La roue avant droite mordit la première l'accotement, propulsant la Renault dans les champs alentours. La voiture effectua plusieurs tonneaux, et s'immobilisa quelques centaines de mètres plus loin.

« J'espère que Karine ne va pas s'impatienter », songea Marc.